

LE GROUPE DANS L'ŒUVRE YOURCENARIENNE : FONCTION ET SIGNIFICATION

par Nicole BOURBONNAIS (Ottawa)

Dans les *Entretiens* avec Patrick de Rosbo, publiés en 1972, Marguerite Yourcenar déclare au sujet d'*Électre ou la Chute des masques* que l'on voit :

s'y introduire, comme d'ailleurs dans plusieurs de mes livres, le thème du groupe, et surtout d'un groupe d'adolescents ou de jeunes gens s'opposant au monde et formant une sorte d'unité, [...] enfermés dans leurs rapports tantôt amoureux, tantôt amicaux, tantôt de pure et simple révolte contre ce qui les entoure^[1].

Et, plus loin dans les *Entretiens*, Yourcenar revient sur la question, cette fois pour décrire brièvement ces petits groupes secrets et minoritaires de révoltés en butte à l'injustice et aux abus de pouvoir. Elle nomme alors le groupe de jeunes gens rebelles formé par Électre, Pylade, Théodore et Oreste dans *Électre ou la Chute des masques*, celui de *Denier du rêve* composé de «l'anarchiste Marcella», du «libéral Carlo Stevo», de «l'incertain Massimo» et même du mari de Marcella, Alessandro, qui «frôle en quelque sorte ce groupe subversif» ; elle désigne encore le groupe formé dans *Feux* par «la servante Léna et les deux conjurés athéniens, Harmodios et Aristogiton», pour terminer avec celui des «jeunes moines hérétiques et débauchés»^[2] de la secte des Anges, dans *L'Œuvre au Noir*. De cette simple énumération se dégage d'emblée une première observation : est universelle cette propension à former de petites cellules de résistance en temps de crise. En effet, loin d'être liée à un lieu précis ou à une époque déterminée, cette pratique refait surface sous des cieux variés, tant dans la Grèce antique que dans l'Europe de la Renaissance que dans

[1] Patrick de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 33.

[2] *Ibid.*, p. 76-77.

l'Italie contemporaine. En outre, ces groupes qui réunissent des individus des deux sexes et de toutes conditions offrent un bon échantillon d'humanité. C'est donc ce thème universel si clairement désigné par l'auteur que je me propose d'étudier ici, prenant toutefois la liberté d'ajouter à la liste un autre groupe, celui des Saints de Munster, qui pour n'être pas secret ni uniquement composé de jeunes gens, n'en est pas moins minoritaire et révolté.

Partant des prémisses posées par Marguerite Yourcenar, selon qui le dénominateur commun est l'«élément de revendication et de révolte contre l'injustice»^[3], nous pouvons constater que le groupe se définit et se constitue essentiellement par le négatif. Avant de lutter pour un idéal, pour une idéologie ou une foi, il est contre l'ordre établi. Contre le pouvoir tyrannique d'Hipparque dans *Léna ou le secret*. Contre le meurtre d'Agamnon et l'usurpation du pouvoir dans *Électre*. Contre le despote qui, dans *Denier du rêve*, supprime les libertés et les droits des Italiens. Enfin, la secte des Purs comme celle des Anges dans *L'Œuvre au Noir* s'affirme surtout par son rejet de la corruption et de la tyrannie des Églises catholique et réformée. Bien qu'investis d'une mission de justice, bien que se percevant comme des purs, ces noyaux de contestataires apparaissent comme mus principalement par des sentiments de haine et de vengeance. En cela, ils rappellent le jeune Zénon qui avait confondu la «séparation alchimique» avec une «rébellion facile»^[4] (702). Leur cause qui s'enracine dans la destruction ne peut donc qu'être vouée à l'échec et déboucher sur la mort.

En effet, il appert rapidement que, nés de l'injustice et de l'oppression, ces petits groupes vont à leur tour basculer dans les mêmes erreurs et les mêmes excès. Il appert surtout que les visées les plus nobles ne suffisent pas à supprimer les passions humaines, «l'affreuse ou sublime persistance des êtres à demeurer eux-mêmes quoi qu'on fasse.»^[5] Et que seul l'individu solitaire non entravé par l'«imbécile et toujours croissante primauté du nombre» (817) peut accéder au dépassement et à l'Être. Un examen du fonctionnement et de la dynamique propres à ces petits groupes secrets et minoritaires permet de croire que quatre facteurs principaux sont causes de leur

[3] *Ibid.*, p. 76.

[4] *L'Œuvre au Noir*, in *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, éd. 1990, p. 702. Les références suivantes renvoient à cette édition, à l'exception d'*Électre ou la Chute des masques*.

[5] *Électre ou la Chute des masques*, Paris, Plon, 1954, p. XXIX. Par la suite, les indications de pages renvoient à cette édition.

Le thème du groupe

échec : l'incapacité foncière à s'abstraire des schèmes existants, l'impossible cohésion du groupe, son esprit chimérique et, enfin, son refus de l'individualisme.

Imprégnée des systèmes conceptuels qui ont contribué à sa formation, la communauté idéale ne parvient pas à s'en extraire pour créer un ordre nouveau. Au contraire, elle ne se pense qu'en fonction des modèles en place, qu'il s'agisse de l'Église catholique, du pouvoir totalitaire ou simplement de la cellule familiale. Ainsi, la création d'un discours ou d'un lieu linguistique qui lui soit propre apparaît du domaine de l'impossible et de l'impensable. La secte des Anges se confine au langage poétique emprunté à la Bible tandis que le «Prophète Roi» (p. 608) des Anabaptistes passe des paroles ineffables telle la «colombe de l'arche» (p. 613), aux «sanglantes images de l'Apocalypse» (p. 607) ou bien au «prétentieux jargon d'acteur» (p. 610). Ne finira-t-il pas par abandonner ses dix-sept épouses au profit d'une fillette «un peu bègue, douée de l'esprit de prophétie» (p. 613) ? L'incapacité d'accéder à un discours propre opère une régression vers le balbutiement de l'enfance et l'ère de la prédiction. Comment sortir du temps inchoatif sans Verbe créateur ? De même, si Léna «s'est coupé la langue pour ne pas révéler les secrets qu'elle n'avait pas» (p. 1092), n'est-ce pas justement que le mutisme méfiant de ses maîtres imitait trop bien les reproches et injonctions du tyran, Hipparque ? Là aussi, l'avenir se résorbe en passé.

Esclave des discours existants, le groupe l'est aussi des structures sociales qui l'oppriment. L'implacable Électre, issue de la famille criminelle des Atrides, ne fait pas autre chose que de reconstituer la même cellule familiale vouée à l'adultère, au meurtre et à la vengeance. «Ton frère est entre nous comme une espèce de premier enfant» (p. 44), de dire Pylade à Électre dont il désire être l'amant et dont le crédule mari, Théodore, a déjà été évincé du complot. Quant à l'acte de violence perpétré par Marcella contre le dictateur, il ne diffère pas tellement des méthodes employées par ce dernier.

Car ces groupes opposés au chaos et à la violence semblent condamnés à la répétition. À leur tour, ils mettent en marche les mécanismes oppressifs et négateurs qu'ils récuse mais qui les ont si bien façonnés. Dans la citadelle des Bons, les «lois civiles [sont] abolies» (p. 607), l'intolérance sévit : «On tuait beaucoup ; le roi faisait disparaître les lâches et les tièdes avant qu'ils en infectassent d'autres» (p. 609). Au lieu du rêve utopique qui vise à créer un monde

équitable, on assiste à une inversion maligne du type de celle que pratique Abel Tiffauges dans *Le Roi des aulnes* de Michel Tournier. Le bel idéal d'amour évangélique et de communauté des biens est travesti en une mascarade grotesque où les jeûnes prennent figure d'orgies : «L'extase donnait aux Saints une démarche titubante d'ivrognes» (p. 608), où la prostitution se confond avec l'amour du prochain. Bientôt, le corps et la chair supplantent le règne de l'Esprit : «On ne se cachait plus pour soulager les besoins du corps malade ; on avait par fatigue cessé d'enterrer les morts» (p. 612). Ainsi, le comportement outrancier et mimétique du petit groupe fait-il office de miroir grossissant dans l'œuvre, offrant au système en place une image agrandie de ses vices et de ses maux. Lorsque les troupes de l'évêque et du prince de Hesse envahissent Munster, «dans la place forte des fous le bon sens», est-il dit, «avait repris son empire » : en d'autres mots, les supplices reprennent, mais cette fois «approuvés [...] par le pape et par Luther» (p. 614).

Mais l'être humain n'en étant pas à une contradiction près, l'universelle tendance à la reproduction du Même ne supprime pas l'autre tendance, tout aussi répandue, à la différenciation. C'est cette tendance qui va empêcher la véritable cohésion du groupe, pourtant indispensable pour réaliser la transformation souhaitée. En effet, d'une part, chacun de ces groupes se compose d'éléments ou franchement hétérogènes ou semblables en apparence mais aux motivations en fait divergentes. Prenons d'abord le cas de la cellule de résistants au régime du dictateur italien. Pour Marcella, fille d'un «militant anarchiste [...] destitué de son poste d'instituteur par ordre du despote qui avait été jadis son ami d'enfance» (p. 209), et d'une «mère condamnée pour manœuvres abortives» (p. 210), l'engagement puise autant sa source dans un désir de vengeance personnelle que dans le principe universel de liberté ; par ailleurs, pour son allié, Carlo Stevo, Slave de Trieste, «issu d'une de ces bonnes familles de la bourgeoisie libérale», c'est «le sens de la justice, du droit [qui l']avait conduit à la haine pour le maître nouveau» (p. 210). Faut-il s'étonner si, plus idéaliste et plus fragile, il finit avant de mourir par rétracter «ses erreurs» tandis que l'intransigeante Marcella s'élance aveuglément au-devant de la mort ? Deux fins qui sont à l'opposé de celle du solitaire Zénon. Le troisième membre, Massimo, fils d'exilés russes, est un agent double, qui a été poussé à l'action secrète par la nécessité de gagner sa vie. L'unité souhaitée ne s'accomplit pas : «Nous sommes tous des morceaux d'étoffe déchirée, des loques déteintes, des mélanges de compromis...» (p. 230), reconnaît Massimo.

Le thème du groupe

Quant au groupe qu'on s'attendrait à voir le plus homogène, de par les liens du sang et d'amitié qui les unissent, celui formé par Électre, Oreste, Pylade et Théodore, il suffira d'une seule rencontre pour que s'ouvrent les brèches qui fissurent leur communauté. Qu'y a-t-il de commun entre la Furie assoiffée de vengeance, fille de reine, et l'humble Théodore, le mari berné, le fidèle serviteur, entre un Pylade cynique, aventurier, à la solde d'Égisthe qu'il complotte de tuer et l'innocent Oreste, resté enfant, piégé par les mensonges de tous et chacun, et qui finira par comprendre que sa sœur « aime en [lui] l'Oreste futur qui rassasiera ses ambitions et justifiera sa vengeance » (p. 114) ? À la fin, ils se retrouveront fugitifs « unis », explique Marguerite Yourcenar dans la préface, « par un crime dont les mobiles mêmes se sont désagrégés en eux » (p. XXXIV). Non seulement chacune de ces petites communautés reprend-elle en miniature la composition sociale d'ensemble pour en souligner les écarts mais elle fait apparaître les passions souterraines et irréductibles qui habitent l'être humain.

Au sein de ces groupes que souvent seules les circonstances et le hasard ont contribué à former, les mobiles personnels et inconscients se devinent en filigrane sous les nobles aspirations. Outre la sensualité ardente de la jeunesse, qu'est-ce qui réunit des personnages aussi différents que l'ignare et rustique Cyprien, la noble Idelette, Florian le libertin et le jeune moine François de Bure ? Et Clytemnestre n'accuse-t-elle pas sa fille de lui avoir envié son amant ? Soupçon confirmé par l'auteur qui décrit Électre comme « une créature hantée par ses souvenirs d'adolescente, pour qui l'amour prend à jamais le visage aveuli et délicieux d'Égisthe » (p. XXXI). Ces motivations obscures, loin de cimenter le groupe, contribuent à sa désagrégation. Ainsi, l'amalgame d'unités plus ou moins compatibles, issues de milieux différents et diversement motivées, compose un groupe impur qui s'éloigne progressivement de la voie idéale qu'il s'était tracée.

Déviant, le groupe minoritaire l'est encore de par son inaptitude foncière à être réaliste ou lucide. Prisonnier de ses chimères, il se précipite aveuglément dans le néant. Pour chacune des communautés subversives, Marguerite Yourcenar rend manifeste l'impasse absolue que représente leur vision utopique. La foi chimérique des Anabaptistes dans « la Jérusalem des déshérités » relève du pur domaine de l'imaginaire :

tous les pauvres du monde se rallieraient autour de leurs frères ; des bandes iraient de ville en ville pillant les honteux trésors des églises et renversant les idoles ; on saignerait le gros Martin dans sa bauge de Thuringe, le pape dans sa Rome. (p. 604)

Même Simon Adriansen, «homme de sens et d'argent» (p. 607), navigateur avisé, accepte le risque de tout abandonner derrière soi pour se joindre aux Purs : il est doté d'un «sourire crédule de visionnaire» (p. 572). La représentation de chacun des membres de la secte réfugiés dans «la ville des songes» concourt à en souligner l'aspect délirant. Jan Matthyjs est qualifié de «boulangier halluciné» ; à sa mort lui succède Hans Bockhold, épileptique, qui «dès l'âge de seize ans [...] s'était su Dieu» (p. 609). À ces signes de folie, s'ajoute la théâtralité de leur comportement – bouffonneries, «facéties d'acteur» (p. 607), «oripeaux de théâtre» (p. 613) – qui crée une atmosphère irréaliste et carnavalesque, sorte de caricature grotesque des sermons du Christ. Coupée de la réalité, «la nef des fous» ne peut qu'aller à la dérive et sombrer à tout jamais.

La «troupe insensée des Anges» (p. 738), également qualifiés de «fols», ne voit pas que leur quête de mysticisme passe uniquement par l'union des corps où elle s'enferme aveuglément. Leur rejet des réalités les plus évidentes : «Les Anges ne conçoivent ni n'enfantent» (p. 751) déclare Cyprien, leur cécité devant les risques encourus : l'exposition de sa main à la flamme ne convaincra pas l'illuminé que le bûcher l'attend, cette négation des lois, celles de l'État comme celles du corps, constituent une sorte de suicide collectif que les événements confirmeront. Ne sont-ils pas déjà absents à la vie eux qui vivent sur le mode métaphorique, adoptant un «langage fleuri» et des «appellations séraphiques» (p. 736), reconstituant le paradis terrestre avec la nudité d'Ève, le chant du luth, la cérémonie du bain ? Pourtant, ce sera bien la loi incontournable de la procréation qui les fera chuter sur terre et dans la mortalité. Les autres petits groupes n'échappent pas non plus à l'emprise de la vision chimérique : les opposants au fascisme, en dépit du sérieux de leur cause, se laissent aller à des «imprudences enfantines» et des «précautions romanesques» (p. 208). L'entreprise suicidaire de Marcella est elle aussi provoquée par une incapacité à agir de manière lucide et concertée. Les plans échafaudés par Électre relèvent du plus pur romanesque : guet-apens, chemin secret, barque prête pour la fuite. Il est d'ailleurs significatif que la quête de renouveau soit chaque fois associée à une sexualité incontrôlée et incontrôlable : débridée chez

Le thème du groupe

les Saints, lascive avec les Anges, incestueuse avec Marcella et Massimo ou encore avec Électre, ambiguë avec Aristogiton qui s'attache à Léna comme à Harmodios. C'est que l'ordre du symbolique et de la loi échappe aux groupes de rêveurs qui n'arrivent pas à s'abstraire de la pulsion désirante. Leur entrée dans l'Histoire n'a donc jamais lieu.

C'est aussi pourquoi les groupes «cachés ou en fuite ont pris l'habitude d'un mode de vie souterrain» (p. XXX). Ils sont enfermés dans les rets de l'imaginaire comme dans les lieux sans issue qu'ils investissent : venelles labyrinthiques de l'arche de Munster, lacs de passages souterrains à Bruges, grottes de Pan à Saint-Sôtir, cabane isolée d'Électre et refuge secret de Carlo Stevo.

Nés de l'exclusion, incapables de sortir de la clandestinité et de fondre les individualités en une communauté harmonieuse tendue vers un même idéal, le groupe n'a qu'une existence éphémère. Non seulement échoue-t-il dans sa quête de rétablissement de la justice, non seulement finit-il dans la dispersion de ses membres, c'est-à-dire le plus souvent par une fin sanglante, mais il entraîne invariablement dans sa chute les individus les plus avancés sur la voie du perfectionnement. Qu'il s'agisse de Zénon, de Simon Adriansen, d'Hilzonde, de Théodore ou de Léna, les plus intègres sont victimes de la voracité du groupe. En effet, le groupe est un vampire qui veut absorber l'Autre dont la liberté et la différence constituent pour lui une menace et une condamnation.

C'est en termes d'impudeur et d'atteinte à l'intimité que Marguerite Yourcenar exprime cette agression contre l'individu. Aussi voyons-nous le groupe se livrer systématiquement à une forme ou l'autre d'indiscrétion. Les confessions publiques et la prostitution généralisée à Munster en deviennent les signes les plus flagrants. Hilzonde, toujours en avance dans son cheminement vers Dieu, va consommer sa perte en abandonnant les «dernières décences», en «céda[nt] avec dégoût aux baisers de cette bouche moite» : «[B]aignée par cette haleine fade et chaude, Hilzonde cessait d'être, et avec elle les craintes, les scrupules, les déboires d'Hilzonde» (p. 609). Le groupe opère la dissolution de l'individu non dans le sens alchimique de l'effacement de l'ego mais en le spoliant de son identité même.

Dans les *Testaments trahis*, Milan Kundera rappelle l'existence d'une «vieille utopie révolutionnaire, fasciste ou communiste : la vie

sans secrets où vie publique et vie privée ne font qu'un»^[6]. Il entre quelque chose de cette utopie dans l'acharnement que mettent les petits groupes de rebelles à annexer l'homme libre en violant son intimité. Chaque petite communauté favorise la délation qui porte atteinte au secret, c'est-à-dire à cette part inaliénable qui est le moi. Zénon l'a bien compris qui redoute avant tout les confidences de Cyprien : «Il évitait avec le plus grand soin les tête-à-tête avec Cyprien, de sorte que le flot des confidences était endigué» (p. 775). C'est dans l'habile enchaînement des insinuations et des demi-aveux que l'alchimiste sera progressivement amené à son arrestation, puis à sa condamnation. Et son refus réitéré de la complicité a pour effet de provoquer l'hostilité de la petite secte qui le harcèle par de grossières invites : bottines se chevauchant «sur le plancher en un désordre obscène» (p. 746), dessin d'un jardin des délices, poupée d'envoûtement. Il est logique que la perte de Zénon soit réalisée au lieu même de la confidentialité. Une fois arrêté, Cyprien passe aux aveux : «[L]e médecin, à l'en croire, aurait dès le début été le confident et le complice des Anges» (p. 780). Le groupe ne tolère donc aucune dissidence mais surtout aucune manifestation d'un «moi» autonome et indépendant. La divulgation du secret n'a pas pour but d'entraîner une alliance solide mais bien de signer la disparition de l'individu et de la liberté. En révélant le secret de sa paternité, Égisthe aurait pu constituer son propre petit groupe mais il en prend conscience trop tard : «Ma seule erreur a été de ne pas faire de Pylade un confident en même temps qu'un complice». (p. 116) La confiance faite à l'Autre, ennemi ou étranger, le piège plus sûrement que n'importe quel acte de violence car elle récupère l'individualité au profit du pouvoir et, ce faisant, elle l'anéantit. C'est pareil anéantissement que désire l'amoureuse Léna brûlant de partager les secrets des deux conjurés qui ne se confieront pourtant jamais à elle. Cette discrétion aurait pu la sauver mais pour faire à jamais partie de ce petit groupe, elle préfère en se mutilant «faire croire qu'elle sait tout, que ses maîtres lui ont confié leur cœur comme à une receleuse sur qui l'on peut compter» (p. 1092). Le groupe mal assuré, instable, redoute l'individu, surtout celui qui par son intégrité et sa pureté, lui offre l'image de ce qu'il voudrait être. Il frappe donc la part définissante de la personne, la part secrète et privée.

Si, au départ, le groupe secret et minoritaire est investi d'une mission salvatrice et représente les plus hautes aspirations de l'être humain, il a vite fait de montrer l'autre face de la nature humaine, de

[6] *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p. 302.

Le thème du groupe

basculer dans les pires aberrations. La fragilité du groupe fait ainsi prendre conscience de la fragilité de la condition humaine. Tout se passe comme si le groupe minoritaire et secret représentait un état mitoyen et transitoire entre la multitude anonyme et conformiste, qui soutient le «parti de l'ordre»^[7] comme l'a montré Anne-Lise Thurler Muller et l'individu libre, non affilié, qui cherche à réaliser une transmutation intérieure. Entre ces deux contraires, le petit groupe n'arrive pas à trouver sa place. La communauté subversive, à la fois autre et même, une et multiple, volatile et fixe, n'atteint pas la difficile phase de «l'œuvre au noir» qui signifierait la séparation d'avec les erreurs du passé, la dissolution des contraires et la fusion libératrice avec le grand Tout. Contrairement à l'empereur Hadrien, qui se définit par ses actes, contrairement à Zénon, qui transmute la science en puissance, avec le groupe, entre l'idéal de renouveau et le passage à l'acte, quelque chose se perd et se pervertit. Le groupe aboutit toujours au crime qui ne peut en aucun cas fonder la Cité de l'avenir. «Pourquoi», demande Électre, «faut-il que chaque acte soit toujours plus ignoble que l'espoir, plus petit que l'attente ?» (p. 51). Pour Marguerite Yourcenar, le concept du passage à l'acte apparaît primordial : elle y revient à maintes reprises dans son œuvre toujours pour en signaler la difficile mais nécessaire réalisation.

[7] «L'univers socio-politique yourcenarien : ordres et désordres», *Équinoxe*, Lausanne, n° 2, automne 1989, p. 117.